

Michèle Ressi

Citations d'artistes expliquées

**La voix des créateurs,
les voies de la création**

© Groupe Eyrolles 2009
ISBN : 978-2-212-54389-6

EYROLLES



Table des matières

Sommaire7

Invitation au lecteur 9

Partie I : Les coulisses de l'acte créateur 11

• Entre joie et souffrance 13

 Que de joie à créer ! 13

 Que de peine à exister en tant qu'artiste ! 15

 Hypersensibilité artistique 18

 Solitude imposée, acceptée ou désirée 20

 Quand la passion s'en mêle et sous-entend la vocation 24

 Ambivalence fondamentale de l'acte créateur 26

• L'artiste et la création en quelques mots clés 28

 Talent et génie en questions 28

 Le besoin vital de créer 31

 Tant d'humilité à se dire artiste, et tant d'orgueil aussi ! 32

 L'inspiration, parfois évoquée 37

 Pas de création sans travail 40

● Affirmation ou refus du métier	45
Une définition préalable, pour éviter trop de confusions et contradictions	45
Rejet du métier par une minorité de créateurs	47
Paroles d'auteurs sur l'art d'écrire un livre, une pièce ou une chanson	50
Peintres et musiciens témoignant sur leur véritable métier	53
● Une relation toujours ambiguë à l'argent	58
L'argent pourrit l'art	59
L'art et l'argent se marient bien, ou tant bien que mal	62
La difficulté à vivre de son art	66
Partie II : L'artiste dans la société	71
● L'insertion sociale par le « second métier »	73
Constat : une pratique courante	73
Débat : le contre et le pour	76
● Place et rôle individuel de l'artiste	80
La condition d'artiste, hier et aujourd'hui	81
Mission et devoir, pose et posture	83
Marginalité sociale à deux versants, aimable ou atroce	88
● Engagement politique et social des auteurs en France	90
Le choix de l'engagement	90
L'engagement volontaire d'une minorité d'auteurs français	92
L'engagement plus ou moins forcé d'une majorité au xx ^e siècle	96
Trois auteurs au destin exemplaire : Voltaire, Hugo, de Gaulle	103
Ceux qui ont fait le mauvais choix, et le cas Brasillach	108
● L'engagement dans les autres arts et les autres pays	110
La force des mots sur la musique, dans les chants et les chansons	111
L'étonnant pouvoir des œuvres lyriques	115
La vertu contestataire du théâtre dramatique	118
Le choc des images, de la peinture au dessin	122
L'engagement du septième art au xx ^e siècle	128

Partie III : Les partenaires du monde artistique	131
● L'État : censeur, mécène et législateur	133
Censure publique	134
Mécénat et politique culturelle de l'État, une tradition française . . .	139
Protection légale des œuvres et des hommes	145
● Le public : acheteur, spectateur, lecteur	150
Le public vu par les créateurs	150
Problèmes spécifiques à certaines œuvres	156
● Confrères et autres professionnels	163
Les interprètes, indispensables au spectacle	164
Les metteurs en scène, nouveaux venus	167
Les éditeurs, galeristes, producteurs, directeurs de théâtre	169
Les critiques unanimement critiqués	175
Le milieu artistique, une famille plutôt mal vue	181
● Et les femmes, dans l'histoire ?	185
Femmes, aide ou obstacle à la création (des hommes)	186
La création au féminin, entre constat et préjugés	191
Table des encadrés	197
Index des noms cités	199

Partie I

Les coulisses de l'acte créateur

*« Il faut mettre son cœur dans l'art,
son esprit dans le commerce du monde,
son corps où il se trouve bien,
sa bourse dans sa poche
et son espoir nulle part. »*

Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Correspondance*

Entre joie et souffrance

D'entrée de jeu, voici le point le plus intime : les mots à vif, le cœur l'emportant sur la raison et la passion donnant souvent le ton.

Les créateurs s'expriment volontiers. On affiche ses états d'âme et son mal être, depuis le XIX^e siècle – jadis, la conscience artistique était moins portée sur le « moi ».

Que de joie à créer !

Paradoxe, d'aucuns penseront même provocation, que de commencer par cette profession de foi :

« Je peins comme l'oiseau chante. »

Claude MONET (1840-1926)

Une telle déclaration (souvent rapportée, jamais sourcée) va à l'encontre de l'idée reçue d'une création fatalement douloureuse. La phrase est

en accord parfait avec le génie et l'œuvre de Monet, maître de l'impressionnisme. Son tableau emblématique, *Impression soleil levant* (1873), inspire le nom de cette école qui déserte l'atelier, plante le chevalet en plein air et va éclairer l'art d'un jour nouveau.

Peintre contemporain, par ailleurs sculpteur et plasticien, Dubuffet fait écho à Monet :

*« Je dessine et je peins par plaisir, par manie,
par passion, pour moi-même, pour me donner
contentement à moi-même. »*

Jean DUBUFFET (1901-1985),
Notes pour les fins-lettrés, 1946

Trois compositeurs classiques font chorus, avec ferveur :

*« Puisque Dieu m'a donné un cœur joyeux,
il me pardonnera de l'avoir servi joyeusement. »*

Joseph HAYDN (1732-1809),
écrivain un oratorio qui lui était commandé, en 1785

*« Je travaille avec ardeur, je suis gai, dans un
bonheur parfait. »*

Felix MENDELSSOHN (1809-1847), *Lettres*

*« J'adore l'art. Quand je suis seul avec mes notes,
mon cœur s'emballe et des larmes s'échappent de
mes yeux. Je suis submergé par l'émotion
et la joie qui m'envahit. »*

Giuseppe VERDI (1813-1901),
cité dans *That's Opera, 200 ans de musique italienne*
(Exposition itinérante, 2008-2009)

Cet hymne à la joie de créer vaut d'autant plus que la vie de tous ces artistes n'a pas été un long fleuve tranquille !

Monet, comme la plupart de ses confrères, a connu la vraie pauvreté, avant que la peinture lui apporte l'argent avec la gloire ; et il devint

presque aveugle. Dubuffet a mené des combats incessants dans une existence chaotique, vivant des périodes de doute et des ruptures de toute nature, dont son œuvre torturée est le reflet.

Haydn, père de la symphonie, précurseur en diverses formes musicales, eut des débuts très difficiles, avant d'être consacré comme le « plus grand compositeur vivant » de son époque. Mendelssohn, enfant prodige, pianiste surdoué, compositeur précoce, mais de constitution fragile, s'épuisa à la tâche, fut très affecté par la mort de sa sœur et de ses parents, et mourut à trente-huit ans. Quant à Verdi, il s'avoue « seul, désespérément seul » et près de renoncer à la musique à vingt-sept ans, après la mort de ses deux enfants et de sa première femme, et le fiasco d'*Un jour de règne*. Malgré ses triomphes et sa gloire, il vivra d'autres épreuves.

Mais la création transcende les difficultés quotidiennes pour ces artistes, heureux malgré tout.

Que de peine à exister en tant qu'artiste !

« Je ne puis concevoir qu'un homme vraiment heureux puisse jamais songer à l'art. Est-ce que l'art est autre chose que l'aveu de notre impuissance ? »

Richard WAGNER (1813-1883), *Lettre et Préface de Siegfried*, 1876

Même phrase reprise au mot près dans ces deux sources, et idée récurrente chez ce compositeur que tout – hormis le génie reconnu – oppose à son contemporain Verdi.

Dans le camp des martyrs de l'art, ou des malheureux, on a l'embarras du choix. Ainsi, Adamov qui exprime la fameuse « angoisse de la page blanche » :

« Écrire, c'est l'horreur. Ne pas écrire, c'est la terreur. »

ARTHUR ADAMOV (1908-1970), cité par Jean-Loup Dabadie, France Inter, *Nonobstant*, 12 février 2009

Auteur proche du théâtre de l'absurde (Beckett, Ionesco), puis engagé dans un courant brechtien, écrivain douloureusement autobiographique, Adamov ne trouva d'issue que dans le suicide.

Maître de l'école romantique française, Delacroix confie son mal-être dans son *Journal*, chef-d'œuvre de littérature intime et témoignage majeur pour l'histoire de l'art :

« La peinture me harcèle et me tourmente de mille manières, comme la maîtresse la plus exigeante. »

Eugène DELACROIX (1798-1863), *Journal*

Règle généralement affirmée, l'artiste enfante dans la douleur, d'une musique, d'un tableau, d'un livre :

« La race des gladiateurs n'est pas morte, tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies. »

Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Correspondance*

L'écrivain parlant ici au nom de tous les artistes n'est pourtant pas de la race des « maudits », peintres ou poètes crevant de faim. Il a tout consacré à sa vocation, vivant en quasi-ermite dans sa propriété de Croisset, en Normandie, menant une existence bourgeoise, aisée la plupart du temps. La célébrité lui vient dès son premier roman : *Madame Bovary* (1857). L'œuvre fait scandale, donne lieu à procès pour immoralité, devient succès de librairie, salué par la critique et les confrères. Mais le nouveau maître de l'école réaliste a vécu ce labeur minutieux et acharné comme un « pensum » :

« J'aime mon travail d'un amour frénétique et pervers, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre. »

Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Lettre à Louise Colet*

Au total, il lui fallut 53 mois pour mener à terme ce premier roman, quand Hugo mettait trois semaines pour ses meilleurs drames en 5 actes et en vers, et Rossini quinze jours pour ses opéras, composés dans l'élan d'un incontestable génie. Assurément, Flaubert n'écrit pas comme Monet peint !

L'écriture à la Flaubert

L'exigence formelle du romancier entraîne des dizaines de rédactions successives pour chaque paragraphe, et ses brouillons tramés de ratures restent célèbres.

Souci du mot juste, quête du bon rythme, obsession du style parfait, jusqu'à la lecture à haute voix, dans le fameux « gueuloir » où Flaubert profère son texte « comme un énergumène », du soir jusqu'à l'aurore.

L'auteur recherche l'exactitude dans les moindres détails – préoccupation totalement étrangère à Dumas père qui accouche de ses romans à la chaîne (et en équipe), hors toute vérité historique ! Ainsi, pour faire mourir Emma Bovary d'un suicide à l'arsenic, Flaubert a longuement étudié les effets du poison, au point d'en éprouver lui-même les symptômes, et ce goût d'arsenic dans la bouche : « Madame Bovary, c'est moi ! ». Cette phrase lancée à son procès et souvent reprise n'est pas qu'une façon de parler. L'auteur s'est réellement identifié à son héroïne. C'est aussi cela, le réalisme.

À la même époque, Bizet, compositeur de *Carmen*, également obsédé par la perfection et peinant à écrire, reprend la métaphore ; cependant que Van Gogh, écorché vif jusqu'à la folie et peintre authentiquement maudit, a d'autres mots pour dire la même souffrance :

« Les compositeurs sont les parias, les martyrs de la société moderne. Comme les gladiateurs antiques, ils tombent en s'écriant : Salve popule, morituri te salutant ! »

Georges BIZET (1838-1875), *Sur l'art et la critique*

« Nous autres peintres végétant sous le joug abrutissant des difficultés d'un métier presque pas praticable sur cette si ingrate planète, à la surface de laquelle l'amour de l'art fait perdre l'amour du vrai... »

Vincent VAN GOGH (1853-1890),
Lettres de Vincent à son frère Théo

Au siècle suivant, on trouve la formule lapidaire de Cioran, émigré roumain marqué par l'Histoire autant que par son mal-être intime, et dont le pessimisme fut érigé en philosophie :

« *Un livre est un suicide différé.* »

Emil Michel CIORAN (1911-1995), *De l'inconvénient d'être né*, 1973

Cette souffrance relève-t-elle d'un masochisme artistique comparable au masochisme amoureux ? Ces créateurs sont-ils réellement plus malheureux que ceux qui invoquent leur joie à peindre ou composer ? Disons qu'il y a des natures heureuses, d'autres enclines au malheur. Et l'artiste appartient davantage à la seconde catégorie.

Au-delà de ce constat, d'autres clés nous sont données.

Hypersensibilité artistique

« *L'art est une forme de maladie.* »

Giacomo PUCCINI (1858-1924),

cité dans *That's Opera, 200 ans de musique italienne*

« *Connu ou pas, talentueux ou besogneux,
un auteur est toujours un sac de nerfs.* »

Françoise GIROUD (1916-2003), *Mon très cher amour*, 1994

Oui ! Mais souffre-t-il fatalement plus que la moyenne des gens, au nom d'un douteux privilège ? Voilà une réponse qui a la clarté du bon sens :

« *Un artiste n'est pas nécessairement plus sensible qu'un amateur, et l'est souvent moins qu'une jeune fille ; il l'est autrement.* »

André MALRAUX (1901-1976), *Les Voix du silence*, 1951

Malraux est particulièrement habilité à témoigner, à plus d'un titre ! L'homme présente l'un des parcours les plus riches du siècle.

Un grand témoin dans l'histoire de l'art, Malraux

C'est d'abord un jeune aventurier, politiquement engagé, et auteur à succès, Prix Interallié pour *La Voix royale* (1930), Prix Goncourt pour *La Condition humaine* (1933), entre autres romans et récits vécus.

Très cinéophile, il a même réalisé un film, *L'Espoir*, d'après son roman éponyme.

Intellectuel curieux de toutes les cultures, il se passionne pour *La Création artistique* – titre de l'un de ses nombreux essais. Pour lui, « l'art est un anti-destin » qui rend l'homme plus fort que la mort, thème obsessionnel dans l'art, et chez Malraux.

Il a une connaissance intime, esthétique et philosophique, des œuvres lues, vues, critiquées, commentées à l'infini, et collectionnées jusque dans son très riche *Musée imaginaire* – encore un beau titre de livre.

Il a fréquenté d'innombrables créateurs et côtoyé intimement les plus grands noms de son temps, dans le milieu littéraire (de gauche) et dans les Beaux-arts (Picasso, Braque, Matisse, Giacometti).

Il fut ministre des Affaires culturelles pendant plus de dix ans. Le poste avait été créé pour lui par de Gaulle, président de la République, en 1958.

Enfin, Malraux a un sens de la formule qui fait merveille, jusque dans ses *Discours* restés célèbres, et dans les dictionnaires de citations où ses phrases sont reprises à l'infini.

Cette sensibilité propre à l'artiste est évidente pour bien des raisons.

D'abord, il s'en sert et en joue pour créer – ou pour interpréter, s'il est acteur, danseur, musicien : point commun entre ces deux catégories d'artistes qui s'opposent sur d'autres plans.

L'artiste développe et cultive sa sensibilité, comme un sportif se muscle en s'entraînant. La tentation des « paradis artificiels », chers à Baudelaire, est plus forte dans ce milieu, comme le dopage chez les athlètes. Les surréalistes ne sont pas les seuls à en avoir fait un usage systématique et proclamé.

Volontiers passionné, peu ou prou cyclothymique, l'artiste aura une tendance naturelle à tout exagérer, dans l'un ou l'autre sens.

Ce jeu parfois dangereux, aggravé par une altérité souvent revendiquée, est clairement ressenti et analysé par certains :

« Où est la limite de l'inspiration à la folie, de la stupidité à l'extase ? Ne faut-il pas pour être artiste voir tout d'une façon différente de celle des autres hommes ? »

Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Correspondance*

« Je suis un homme trop sensible et tout homme qui a des sentiments trop profonds, fatalement n'est pas heureux. »

Robert SCHUMANN (1810-1856), *Lettres à sa mère*

« Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer. »

Antonin ARTAUD (1896-1948),
Van Gogh, le Suicidé de la société, 1947

Parmi ces trois témoins, Schumann, compositeur romantique, et Artaud, père du « théâtre de la cruauté », ont été victimes de crises de démence et internés. Flaubert, bien que sujet à une certaine maladie nerveuse (épilepsie), resta toujours lucide sur tout, et sur lui-même.

Solitude imposée, acceptée ou désirée

Le mot est souvent pris comme un mal, et assimilé à l'isolement.

L'état de solitude a pourtant des aspects positifs dont l'artiste tire profit, pour nourrir son œuvre, et pouvoir tout simplement l'accomplir ! Le travail de concentration est tel qu'on en vient au paradoxe de ce romancier britannique d'origine indienne, pris à son propre jeu littéraire, entre réalisme fantastique et magie des contes mythiques :

« Vous accordez tellement d'attention aux besoins de vos personnages que vous n'êtes plus seul. Dans votre bulle, c'est surpeuplé. »

Salman RUSHDIE (1947), Interview à *Télérama*, 17 décembre 2008

Écoutons Brel et Ferré, deux auteurs-compositeurs-interprètes (ACI) réunis en 1969, le temps d'une interview avec un confrère également talentueux, Brassens :

« Le type qui me dit qu'il n'est pas seul dans la vie, c'est qu'il est plus Belge que moi ! »

Jacques BREL (1929-1978), *Trois hommes dans un salon*, 1969

« Les seules choses valables se font dans la tristesse et la solitude. Je crois que l'art est une excroissance de la solitude. Les artistes sont seuls. »

LÉO FERRÉ (1916-1993), *Trois hommes dans un salon*, 1969

Quarante ans après, l'entretien est mis en scène au Studio-Théâtre de la Comédie-Française. Preuve que le sujet est littéralement dramatique, avec des mots d'humour et une vraie liberté de ton.

C'est un fait avéré : les créateurs sont des solitaires. Ils s'opposent en cela à la seconde catégorie d'artistes, les interprètes. On imagine mal un acteur, un danseur, un musicien solitaire par vocation. Il peut le devenir par misanthropie, mégalomanie ou simple besoin d'indépendance ; mais au départ, l'interprète est une « bête de meute », intégrée à une troupe, un orchestre, une bande. Avec un statut de salarié, un employeur, une dépendance inscrite dans la loi.

Inhérente à la condition de créateur, la solitude va de pair avec la liberté.

Elle n'est pas l'apanage du créateur. Comme tout être humain, il peut en souffrir ou en jouir. Avec les mots pour le dire, d'où le nombre et la force des témoignages. Distinguons trois situations, trois sortes de solitudes.

La solitude est d'abord vécue comme un mal nécessaire, lié à l'acte créateur. Trois auteurs littéraires du siècle dernier en témoignent à l'unisson et au-delà de leurs différences : un aventurier poète et voyageur ; un romancier provincial, chrétien et engagé ; un mondain brillant, vedette du tout-Paris et « touche à tout » de génie...

« *Écrire est une vue de l'esprit. C'est un travail ingrat qui mène à la solitude.* »

Blaise CENDRARS (1887-1961), *L'Homme foudroyé*, 1945

« *Un écrivain est essentiellement un homme qui ne se résigne pas à la solitude. Chacun de nous est un désert : une œuvre est toujours un cri dans le désert.* »

François MAURIAC (1885-1970), *Dieu et Mammon*, 1929

« *Une œuvre est à tel point l'expression de notre solitude qu'on se demande quelle étrange nécessité de contact pousse un artiste à la mettre en pleine lumière.* »

Jean COCTEAU (1889-1963), *La Difficulté d'être*, 1947

À l'inverse, la solitude peut être considérée comme un bien, fièrement revendiquée par le poète, humblement demandée par le musicien, ou vivement conseillée par le maître italien :

« *L'homme de génie veut être un, donc solitaire.* »

Charles BAUDELAIRE (1821-1867),
Journaux intimes, Mon cœur mis à nu, 1851-1862

« *Connaissez-vous un arbre isolé qui voudrait me recevoir, moi et mon piano ?* »

Ernest CHAUSSON (1855-1899),
cité par Jean Gallois dans sa monographie,
Ernest Chausson, 1994

« *Le peintre ou le dessinateur doit être un solitaire, pour que le bien-être de son corps n'altère point la vigueur de son esprit. Si tu es seul, tu seras tout à toi ; accompagné, fût-ce d'un seul compagnon, tu ne t'appartiendras qu'à moitié.* »

Léonard de VINCI (1452-1519), *Carnets, Préceptes du Peintre*

À dire vrai, le conseil de Léonard n'est suivi à la lettre que par une minorité de créateurs entrés en création comme on entre en religion ! Pour beaucoup d'autres, la force créatrice va de pair avec une vie amoureuse plus riche que la moyenne.

La vie amoureuse des créateurs

Lope de Vega, célèbre dramaturge espagnol du Siècle d'or, surnommé le « Monstre de la nature », auteur aux 2000 pièces, n'avait rien à envier à l'Italien Casanova dans le genre séducteur. Devenir prêtre ne l'a pas rendu plus tempérant, ni moins créatif.

Notre Victor Hugo national, à l'œuvre monumentale et multiple, fut un éternel Don Juan, allant des actrices aux servantes et aux très jeunes filles. Quant aux amours de Dumas père, autre grand romantique des années 1830, elles ont défrayé la chronique et fort contrarié son bourgeois de fils.

Les amants de George Sand, bourreau de travail, ont surtout fait scandale parce qu'elle était femme, mariée, et s'affichait en homme, y compris avec des femmes. Sa « collection » est cependant intéressante : chez elle, la quantité va de pair avec la qualité, ce qui est rare.

On pourrait multiplier les exemples. La célébrité est un aimant puissant, donc un moyen de conquête. Et même si l'œuvre passe avant tout, elle se nourrit des amours.

Enfin, la solitude peut être un mal en même temps qu'un bien, et à ce titre voulue autant que redoutée. En témoignent deux peintres, Delacroix, le plus célèbre romantique du XIX^e siècle, à côté de Lhote, peintre cubiste aujourd'hui oublié et théoricien de l'art, qui semble revenir au « gladiateur » de Flaubert et Bizet :

« Si la solitude sépare, elle tranche bien des liens qu'on ne coupe qu'à regret, mais elle permet de plonger des racines dans ce qui est essentiel. »

Eugène DELACROIX (1798-1863), *Journal*, 1859

« La solitude, c'est sa récompense. C'est le drame de sa vie. Le peintre doit se jeter dans l'arène, seul avec sa toile blanche et son chevalet. Les gens sont là, par milliers qui le regardent. C'est effroyable. Mais c'est sa vie. »

André L'HOTE (1885-1962), *Correspondance*

Quand la passion s'en mêle et sous-entend la vocation

Vocation et passion, deux mots vibrants et joyeux ! Nous retrouvons l'artiste qui disait sa joie de peindre, en écho à Monet :

« Pas d'art sans ivresse. Mais alors : ivresse folle ! que la raison bascule ! délire ! le plus haut degré du délire ! plongée dans la brûlante démence ! L'art est la plus passionnante orgie à portée de l'homme. »

Jean DUBUFFET (1901-1985), *Notes pour les fins-lettrés*, 1946

Ici, la passion se fait violente, allant jusqu'à la folie. Sous la plume de Dubuffet, ce n'est pas qu'un mot. C'est le reflet de sa fascination pour l'Art brut, une forme d'art qu'il a découvert et rendu célèbre dans le monde entier. Paradoxalement, il ne l'a jamais pratiqué lui-même, mais il y a là une parenté d'inspiration avec ses propres créations et sa quête artistique.

L'Art brut, en rupture avec les autres formes d'art

Ce mouvement (essentiellement pictural) a une date de naissance précise, et un inventeur qui en a même déposé le brevet !

1945. Dubuffet désigne sous le nom d'Art brut « les ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture artistique et sans nulle référence intellectuelle », autrement dit de purs amateurs. Internés en asiles psychiatriques, prisonniers, enfants, voyants et médiums, tous autodidactes et n'obéissant qu'à leur propre impulsion.

L'Art brut est un art hors les sentiers battus, un art qui ne dit pas son nom, un art incognito, en quelque sorte sauvage et sans préméditation.

Voilà ce qui fascine Dubuffet, collectionneur passionné et lui-même créateur, théoricien et très professionnel : « Je suis un peintre du dimanche pour qui tous les jours sont des dimanches. »

C'est une autre manière de dire sa joie à créer, c'est surtout une façon de rompre avec la peinture de son temps et toutes les règles de l'art.

La passion est un mot récurrent chez nombre d'artistes. Elle est évoquée en des termes différents, mais essentiellement positifs : la passion artistique est créatrice, et non destructrice comme la passion amoureuse.

La passion apparaît sereine, chez un compositeur dont la vie et l'œuvre sont illuminées par la foi en Dieu et l'amour de la nature, en parfaite harmonie :

« La nature, les chants d'oiseaux !

Ce sont mes passions. Ce sont aussi mes refuges. »

Olivier MESSIAEN (1908-1992),

Présentation du *Catalogue d'Oiseaux*

La passion peut être opposée au métier, avec une exaltation de l'une et un rejet méprisant de l'autre, chez Rousseau, philosophe des Lumières ; elle peut également se concilier avec le métier sous le signe de la vocation, pour Stendhal, écrivain du siècle suivant, à la fois romantique (par nature) et réaliste (dans son œuvre) :

*« On s'imaginait que je pouvais écrire par métier
comme tous les autres gens de lettres, alors que
je ne sus jamais écrire que par passion. »*

Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778), *Les Confessions*, 1765-1770

« La vocation, c'est avoir pour métier sa passion. »

STENDHAL (1783-1842), *Le Rouge et le Noir*, 1830

Nous reviendrons sur le thème du métier, où confusion et contradictions s'accroissent à plaisir.

Ambivalence fondamentale de l'acte créateur

Entre joie et souffrance, le terme d'ambivalence est finalement le mot clé, pour rendre compte de l'extrême diversité de situations ressenties par le créateur, qui s'interroge et (se) répond avec lucidité :

« Créer, en définitive, est la seule joie digne de l'homme et cette joie coûte beaucoup de peine. »

Georges DUHAMEL (1884-1966),
Chronique des Pasquier, Vue de la terre promise, 1934

Parole d'un écrivain et poète, également médecin et chirurgien, qui s'est penché sur la condition artistique, miroir de la condition humaine.

D'autres créateurs témoignent de cette ambivalence :

« L'artiste n'est artiste qu'à la condition d'être double et de n'ignorer aucun phénomène de sa double nature. »

Charles BAUDELAIRE (1821-1867), *Curiosités esthétiques*, 1868

« Bref, l'artiste vit une double vie, une existence humaine ordinaire et une artistique et elles ne coïncident pas toujours. »

Piotr Ilitch TCHAIKOVSKI (1840-1893),
Correspondance, à Madame von Meck

Poète français ou musicien russe, même vérité, même évidence, même clairvoyance, aux antipodes de toute schizophrénie !

Voilà bien le drame de tant d'artistes, ce divorce fondamental et quotidien entre le réel (la réalité) et l'art (le rêve). Une fracture qu'on peut dire existentielle, sans avoir peur ici des grands mots.

La situation n'est pourtant pas désespérée, au contraire. Créer donne une telle énergie que l'homme peut avoir deux vies, et même trois en une seule. De quoi devenir le maître du monde !

Ainsi le plus grand sculpteur roumain, attiré par Paris et influencé par le maître Rodin au tout début du xx^e siècle, avant de suivre sa propre route, parsemée de créations monumentales :

*« N'oublie pas que tu es un artiste ! Ne perds pas courage, ne crains rien, tu aboutiras !
"Créer comme un Dieu, commander comme un roi,
travailler comme un esclave." »*

Constantin BRANCUSI (1876-1957), sa devise,
cité dans *L'Aventure de l'art au xx^e siècle*, Le Chêne, 1988

Contemporain de Brancusi, uni à lui dans la même modernité comme en diverses expositions et rétrospectives, Derain donne une leçon de peinture, et de sagesse :

« L'inspiration première est joie. Le travail se fait douleur. La réussite marque le retour de la joie. Par toile réussie, j'entends une toile qui ne se voit plus, mais donne envie d'en faire d'autres. »

André DERAIN (1880-1954)

Peintre fauviste, également sculpteur, illustrateur de livres, décorateur et costumier pour les Ballets russes, Derain côtoya les plus grands noms et participa de l'art total dans les années 1910 : décennie de création flamboyante à Paris, capitale mondiale de l'art et rendez-vous des artistes.

Ce contexte explique la force et la ferveur de l'époque, dont les beaux-arts et la plupart des autres formes artistiques sont aujourd'hui en manque.

Flaubert, de son côté, donne une leçon de vie aux confrères, ne reculant pas devant le mot et le modèle « bourgeois », littéralement abominé par son contemporain, Baudelaire !

« Voici un principe d'esthétique, une règle, dis-je, pour les artistes. Soyez réglé dans votre vie ordinaire comme un bourgeois, afin d'être violent et original dans vos œuvres. »

Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Correspondance*

Ce sont ses propres contradictions que l'auteur tente d'exorciser, entre le réalisme et le romantisme de sa double nature : ambivalence intime qui est l'essence même de son génie.

L'artiste et la création en quelques mots clés

Talent et génie en questions

Talent et génie ont suscité bien des mots d'auteur. On a rapproché ces deux moteurs de la création – le génie étant souvent considéré comme de l'ordre du divin, et Dieu invoqué, ou convoqué :

*« Le génie, c'est Dieu qui le donne,
mais le talent nous regarde. »*

Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Lettre à Louise Colet*

« Le talent travaille, le génie crée. »

Robert SCHUMANN (1810-1856)

Bonne répartition des tâches, en théorie. Malheureusement, Schumann, le « Romantique des romantiques », travailleur acharné, génie musical reconnu par ses pairs et par le public, fut très tôt confronté à une forme de folie – dépression, hallucinations qui abrégèrent sa vie et son œuvre.

*« Le talent sans génie est peu de chose.
Le génie sans talent n'est rien. »*

Paul VALÉRY (1871-1945), *Mélange*, 1941

À l'opposé de Schumann, Valéry : un esprit clair, une longue vie, pour un philosophe également poète – le cas n'est pas si fréquent.

L'idéal, c'est d'avoir les deux, génie et talent... C'est exceptionnel. D'abord, le génie est rare. On dit aujourd'hui : génial, c'est génial, absolument génial ! Le mot est totalement dévalué, au même titre que star,

on en voit partout. Ensuite, le génie créateur s'accommode difficilement du talent travailleur : cumul aussi délicat que le mariage de la raison et de la passion.

Peintre classique et maître du dessin (« la probité de l'art »), souvent opposé au romantique Delacroix, virtuose de la couleur, Ingres le formule ainsi :

« Avec le talent, on fait ce qu'on veut.

Avec le génie, on fait ce qu'on peut. »

Jean-Dominique INGRES (1780-1867),

cité par Julien Green, *Journal*

Aristote, l'un des philosophes de référence en tout domaine, moins « pur intellectuel » que son maître Platon et davantage observateur de la vie, donne une explication :

« Il n'y a point de génie sans un grain de folie. »

ARISTOTE (384-322 av. J.-C.), *La Poétique*

Mais quand on a un grain, où s'arrêter ? Les surréalistes ne sont pas les seuls artistes à avoir joué avec le feu. Outre certains pratiquants de l'Art brut cher à Dubuffet, tant d'autres ont côtoyé l'abîme...

Quand le génie frôle la folie

Rimbaud et ses hallucinations ; Goethe, Nerval, Schumann et leurs crises maniaco-dépressives ; Munch et l'angoisse absolue de son *Cri* ; Coleridge, Edgar Poe et Baudelaire, Cocteau, les Fitzgerald et toute cette « génération perdue », avec le bon ou le mauvais usage des paradis artificiels ; Michel-Ange et ses frasques caractérielles ; Musset et ses excès de tout ; Satie et ses excentricités vestimentaires, Jarry jouant sa vie comme un canular à la Ubu ; Dalí et ses dérapages plus ou moins contrôlés ; Gauguin, Van Gogh, Virginia Woolf, Adamov, suicidaires ; Nietzsche et Camille Claudel, submergés par les dépressions ; Maupassant sombrant dans *Le Horla* et la paranoïa, Artaud, assurément schizophrène ; Beethoven, entre mélancolie et dépression.

Sans oublier l'addiction à l'alcool d'un si grand nombre d'auteurs et d'artistes, le mal le plus répandu, au point que cela semble normal.

Flaubert s'interrogeait : « Où est la limite de l'inspiration à la folie, de la stupidité à l'extase ? » Volontiers donneur de leçons qu'il tente de s'appliquer à lui-même, il définit la règle de ce dérapage contrôlé :

« Il faut écrire des choses très folles en ayant une vie très rangée. »

Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Correspondance*

Oui, si l'on peut... Et si l'on veut. Là encore, certains ne veulent ou ne peuvent rien entendre. La psychanalyse explore ce domaine passionnant. De toute manière, vivre avec le génie est difficile, pour qui le possède ou en est possédé. Dostoïevski en souffrit, au fil d'une œuvre et d'une existence tourmentées, hantées de personnages à son image :

« Les génies ont presque toujours été regardés par la société au début de leur carrière (et fort souvent jusqu'à la fin) comme de purs imbéciles. »

Fiodor DOSTOÏEVSKI (1821-1881), *L'Idiot*, 1868

« Le génie est une longue impatience. »

Paul CLAUDEL (1868-1955), *Journal*

Claudiel ne doutait pas du sien ; l'auteur dramatique fut cependant très humble, devant les lois scéniques et le jeune metteur en scène, Jean-Louis Barrault, qui montait *Le Soulier de satin* à la Comédie-Française en 1943. De toute manière, sa carrière dramatique est trop atypique pour être un modèle.

« Le tout, c'est d'avoir du génie à vingt ans et du talent à quatre-vingts. »

Jean-Baptiste Camille COROT (1796-1875),
cité par Marguerite Matisse,
Les Nouvelles littéraires, 23 avril 1970

Et Corot, comme Matisse, Picasso et d'autres peintres à la longévité exceptionnelle ont suivi cette trajectoire, multipliant les chefs-d'œuvre avec une inspiration toujours renouvelée, jusqu'à un âge très avancé.

Le besoin vital de créer

C'est un autre moteur de la création, aussi puissant. Et d'abord un critère.

Homme de presse, radio, télévision, mais aussi écrivain et cinéaste, Polac témoigne :

*« Créer pour vivre ou vivre pour créer :
toute la différence entre l'artiste et l'artisan. »*

Michel POLAC (1930), *Hors de soi*, 1985

Il distingue là deux catégories professionnelles souvent comparées... Et rappelle incidemment la passion de l'artiste qui doit vouer sa vie à son œuvre, l'aspect financier n'étant pas l'essentiel.

Avec ou sans talent et très loin de l'idée du génie, le compositeur Ernest Chausson évoque cet enfantement difficile :

*« Comment se fait-il donc que je ne puisse
m'empêcher d'écrire ? Je l'ai essayé ; je ne puis pas ;
il y a alors en moi comme une fonction organique
qui ne s'accomplit pas ; je deviens tout à fait
insupportable. »*

Ernest CHAUSSON (1855-1899), *Lettre à un ami mélomane*,
cité par Jean Gallois, *Ernest Chausson*, 1994

Cet amateur doué composait dans les meilleures conditions matérielles. Mais son bagage technique trop léger le condamnait à une lenteur dont il s'irrite, dans le même témoignage : « Depuis que je suis ici, je travaille comme un misérable, et je reste à la même mesure ! j'ai bien essayé d'arrêter, impossible. Je reviens à mon papier comme à un vice... »

Compositeur à la personnalité opposée, Liszt éprouve les mêmes sensations physiques, exprimées avec les mots du romantisme :

« J'ai vraiment besoin d'écrire des notes pour sauvegarder mon équilibre. Je me sens comme desséché quand je passe plusieurs jours sans composer. La musique est la respiration de mon âme, elle devient ma prière et mon travail. »

Franz LISZT (1811-1886), *Lettres*

Interprète virtuose, nature mystique, le personnage fascinait littéralement ses amis, son public, les femmes, tout Paris et son siècle... Aux antipodes d'un autre musicien, Albert Roussel, marin avant d'être artiste, professeur, compositeur discret, éclectique, provincial (attiré par la mer), qui témoigne avec modestie :

« Je suis dans la fièvre de trouver tout ce qui me manque et dans l'angoisse de finir n'importe quoi, à tout prix ! C'est une curieuse maladie qu'avait Léonard de Vinci. Seulement, il avait, en même temps, du génie. Je me contente d'avoir une inlassable patience. »

Albert ROUSSEL (1869-1937), *Lettre à Jacques Durand*

« Le génie est une longue impatience », a dit Paul Claudel... « L'art est une forme de maladie », répond en écho Puccini, autre passionné lyrique.

Tant d'humilité à se dire artiste, et tant d'orgueil aussi !

Les artistes affichent volontiers un double excès, d'humilité (fausse ?) et d'orgueil (véritable). Ainsi, Puccini, dans une formulation tout en contraste entre le « moi » et le monde, la force et la faiblesse...

« Créer quelque chose pour moi, qui bouleversera le monde. Ils disent que les sentiments sont un signe de faiblesse, mais j'aime me sentir faible ! Je laisse aux forts, en tout cas ceux qui se prétendent ainsi, les triomphes qui se fanent. »

Giacomo PUCCINI (1858-1924),
cité dans *That's Opera, 200 ans de musique italienne*

On croit entendre ici la musique de passion contenue, chez ce romantique classé « vériste » et qui refusait en son temps cette étiquette réductrice.

Petit dialogue contemporain, déjà évoqué – trois grands talents de la chanson française réunis en 1969 pour parler de la condition d'artiste, *Trois hommes dans un salon* :

« L'artiste, c'est un brave homme totalement inadapté qui n'arrive qu'à dire publiquement ce qu'un type normal dit à sa bobonne le soir.

JACQUES BREL (1929-1978)

– Plutôt ce qu'un type normal pourrait dire à sa femme le soir.

LÉO FERRÉ (1916-1993)

– Quelquefois, il le dit mieux, quand même ! »

Georges BRASSENS (1921-1981)

Humilité plus évidente encore, quand notre modeste Chausson, compositeur déjà cité, se compare aux rares génies authentiques :

« En dehors des grands hommes, il y a des milliers de petites fourmis qui piochent ingratement et suent consciencieusement ; ce qu'elles font n'a pas grande portée ; cela ne change rien et pourtant elles ne peuvent faire autre chose. Pourquoi diable suis-je une de ces bêtes-là ? »

Ernest CHAUSSON (1855-1899), *Lettre à un ami mélomane*,
cité par Jean Gallois, *Ernest Chausson*, 1994

En passant, le besoin de créer se retrouve, et la nécessité de travailler s'annonce.

La modestie est parfois feinte : Doisneau semble s'amuser, comme dans ses clichés pris sur le vif, quand il capte l'air de Paris, ou sa banlieue, avec les vraies gens, artisans et bateleurs, gamins des rues, clochards, amoureux (une parenthèse sur *Le Baiser de l'Hôtel de ville*, qui fit le tour du monde : la photo, commandée par le magazine *Life*, est posée, jouée, mise en scène).

« Il faut oser être bête ; c'est si rare, à une époque pleine de gens intelligents qui savent tout et ne regardent plus rien. »

Robert DOISNEAU (1912-1994),
cité dans *Pour la liberté de la presse*,
Reporters sans frontière, 2000

L'orgueil, plus ou moins explicite, s'exprime plus évidemment que l'humilité. On va retrouver le génie au-delà du stade de la création.

Alban Berg, un cas d'école

Autodidacte, il écrit avant d'apprendre à écrire : 80 lieder inspirés par le romantisme des compositeurs allemands qu'il admire, Wagner et Mahler.

Devenu l'élève d'Arnold Schönberg (en même temps qu'Anton Webern), il est révélé à lui-même par ce maître révolutionnaire qui crée la musique moderne : la tonalité classique (7 notes de la gamme) est remplacée par l'atonalité libre, puis le dodécaphonisme strict (technique des 12 sons d'importance égale) ou le sérialisme (musique sérielle).

Berg fonde ensuite la Seconde école de Vienne, avec Schönberg et Webern (« seconde » par référence à la première école, toute virtuelle et très classique, avec Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert).

Berg a écrit deux opéras, célèbres plus que populaires, en parfait accord avec l'évolution de son éducation musicale : *Wozzeck* (mélange de plusieurs styles) et *Lulu* (premier opéra dodécaphonique de l'histoire).

« L'artiste de génie est pédagogue par nature. Ses paroles sont un enseignement, ses actions, des exemples à suivre et son œuvre, la révélation de la vérité. En lui coexistent le docteur, le prophète, le messie. L'artiste créateur, on l'appelle "Maître", et l'on dit de lui qu'il fait "école". »

Alban BERG (1885-1935),
Écrits, Alban Berg et Henri Pousseur, 1957

De nos jours, on vante les « Master classes » dispensées par de grands interprètes. Mais un grand artiste n'est pas forcément un bon professeur, quoi qu'en disent d'autres musiciens (tel Boulez).

L'orgueil créateur entraîne une comparaison logique :

« Les grands maîtres sont un peu les égaux de Dieu, comme il est écrit. »

Albrecht DÜRER (1471-1528), Lettre, 1512

Replaçons la phrase dans son contexte : « Ce grand art de la peinture a été tenu en grande estime, il y a plusieurs siècles, par des rois puissants. Ils comblaient de richesses les grands artistes et les traitaient avec égards, parce qu'ils sentaient que les grands maîtres sont un peu les égaux de Dieu... » Référence au mécénat, et au caractère sacré de la création : « N'aie donc jamais la pensée de faire quelque chose de meilleur que ce que Dieu a fait, car ta puissance est un pur néant en face de l'activité créatrice de Dieu. » Dürer est semblable à nombre d'artistes de cette période charnière, entre Moyen Âge et Renaissance : une œuvre et une vie habitées par la foi en l'art et en Dieu.

Autre ton, autre siècle, autre logique de création :

« Je peins comme un Dieu. »

Gustave COURBET (1819-1877), au publiciste Francis Way

Foi en son génie ou stratégie de communication ? Une provocation de plus ou un doute déguisé en certitude ? De la part de Courbet, tout est possible.

Rappelons aussi la devise de Brancusi, qui a pris leçon de Rodin :

*« Créer comme un Dieu, commander comme un roi,
travailler comme un esclave. »*

Constantin BRANCUSI (1876-1957),
cité dans *L'Aventure de l'art au XX^e siècle*, Le Chêne, 1988

Deux auteurs croyants, deux témoins, plus modestes, sont assurément convaincus. D'abord Jouhandeau, obsédé par la morale chrétienne qui contrarie son homosexualité décrite au fil des pages, jusqu'à l'obsession (et au suicide, raté, ainsi qu'aux manuscrits brûlés) :

*« Toute création est remplie de dangers, si elle en
vaut la peine. Dieu a donné l'exemple. »*

Marcel JOUHANDEAU (1888-1979), *Essai sur moi-même*, 1947

Mauriac n'est pas moins torturé ni tenté. Ses romans illustrent le conflit entre la foi et la chair, jusqu'au désert spirituel, joint à la solitude existentielle de l'écrivain :

*« Le romancier est, de tous les hommes, celui qui
ressemble le plus à Dieu : il est le singe de Dieu. »*

François MAURIAC (1885-1970),
Le Romancier et ses personnages, 1933

Tout créateur peut témoigner de la supériorité de son art – et surtout la musique, si proche de la poésie :

*« Douce poésie ! Le plus beau des arts. Toi qui,
suscitant en nous le pouvoir créateur, nous met tout
proches de la divinité. »*

Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918),
La Femme assise (inachevé, posthume)

Orgueil suprême, la conscience de cette supériorité met l'artiste, et d'abord le premier d'entre tous, le Poète (majuscule), en exil sur la terre au milieu des hommes :

« *Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.* »

Charles BAUDELAIRE (1821-1867),
« L'Albatros », dans *Les Fleurs du mal*, 1857

On en revient presque à Brel, mais c'est dit autrement !

L'inspiration, parfois évoquée

L'inspiration – idée, force qui pousse à la création – est parfois confondue avec l'intuition ou l'instinct – connaissance immédiate, sans recours au raisonnement.

La plus célèbre invocation est signée de Verlaine, le « Prince des poètes » :

« *Ah ! l'Inspiration, on l'invoque à seize ans !* »

Paul VERLAINE (1844-1896),
Épilogue, *Poèmes saturniens*, 1866

On ne commente pas ces vers, on peut seulement les mettre en situation, pour le plaisir de citer un peu plus avant :

« *Ah ! l'Inspiration superbe et souveraine... / La Colombe, le Saint-Esprit,
le saint Délire, / Les Troubles opportuns, les Transports complaisants, /
Gabriel et son luth, Apollon et sa lyre, / Ah ! l'Inspiration, on l'invoque
à seize ans !* »

Très lyrique sur un autre registre, Puccini, créateur de *Manon Lescaut*, *La Bohème*, *Tosca*, *Madame Butterfly*, autant d'opéras aux héroïnes passionnées, jaillies d'un cœur vibrant au tempo de ses créatures :

« *L'inspiration est une révélation, une mobilisation
puissante de toutes les facultés humaines, qui
se traduit dans une multitude de réalisations
artistiques de grande valeur.* »

Giacomo PUCCINI (1858-1924),
cité dans *That's Opera, 200 ans de musique italienne*